

Penser l'action, l'engagement, le projet

Edito

Maria-Alice Médioni
Professeur d'Espagnol à Vénissieux
Secteur Langues GFEN

Edito publié dans la revue *Dialogue* du GFEN
Dossier : Penser l'action, l'engagement, le projet
n° 95, hiver 2000 (pp. 2-3)

Un numéro sur l'action, l'engagement, le projet... quoi de plus naturel, de plus légitime en somme ? N'est-ce pas de notre culture qu'il s'agit ? Ne nous inscrivons-nous pas, en effet, dans une dynamique, un mouvement — disons-nous du GFEN — comme sujets agissants engagés — militants — dans un projet collectif et des projets avec d'autres. Nous avons et défendons des idées, une expérience et des pratiques en la matière.

Mais ces termes, nous voulons ici les interroger, les sortir des consensus qui les ont rendus à la fois vides de sens, dévoyés pour certains ou effrayants pour d'autres. Les penser à nouveau pour s'inviter à les repenser sans doute différemment. Nous avons voulu ce numéro comme un numéro de pré-Congrès, destiné à faire réfléchir les militants que nous sommes mais aussi tous ceux avec qui nous travaillons. Et il nous semble important, de prime abord, de penser ces expressions comme un tout et de ne pas les séparer car nous sommes parfois tellement pris dans l'un ou l'autre que nous ne prenons pas toujours le temps du recul pour penser, c'est-à-dire mettre en perspective, faire des mises en relation, écrire, ou que nous n'osons pas nous donner le temps de ne pas agir immédiatement !

Penser l'action

- Penser l'action comme non-dissociée de la réflexion, comme manifestation d'une volonté animée par des buts et médiatisée par des outils construits avec d'autres, dans un va et vient permanent entre pratique et théorie. Pour Jacqueline Bozon-Patard et Conception Lecollier, "L'action suppose, pour atteindre l'objectif visé, d'élaborer des stratégies, de réfléchir, de se projeter dans une situation future, de faire des hypothèses, et donc d'exercer une activité intellectuelle" (*L'action*, p. 4)

- L'action est souvent confondue avec l'activisme alors que cela renvoie à la réflexion, "l'activité", au sens d'activité mentale. Nous ne sommes pas que des sujets agissants — hommes et femmes d'action, nous le revendiquons —, nous sommes également des sujets réfléchissant leurs actions. Agir, c'est lutter contre le fatalisme qui est en nous — l'idée qu'il n'y a rien à faire — et se penser

"tous capables d'agir", nous, mais aussi les autres. Et en même temps, pour agir, il nous faut nous débarrasser de l'illusion de toute puissance : nous ne pouvons pas tout changer, ni de nous-mêmes, ni de la société, ni du monde... mais pour autant, nous ne pouvons pas ne rien changer, nous ne sommes pas dans l'impuissance. Car agir oblige l'autre à réagir, ensemble nous communiquons et transformons et par conséquent apprenons sur nous-mêmes et le monde. Il s'agit par conséquent de penser l'action comme capacité à intervenir dans le débat, dans les lieux où il se mène, dans les situations les plus extrêmes mais aussi les plus quotidiennes, en lien avec des valeurs ; construire une éthique de l'action qui postule l'exigence de la conscience.

- Penser l'action, l'intervention autrement que dans l'urgence ou le replâtrage, mais dans l'anticipation et l'analyse des situations. Travailler nos actions, avec d'autres, pour qu'elles puissent peser socialement, produire des effets, et participer à des changements qui ne soient pas effets de modes ou de politiques pacificatrices. Autrement dit, pour reprendre la formule de Jacques Bernardin, lors de nos Rencontres Nationales d'Aubervilliers, en octobre 1999 : penser l'action, penser le changement pour ne pas avoir à changer le pansement.

Penser l'engagement

- Penser l'engagement comme conduite qui permet d'assumer activement les situations et qui s'oppose aux attitudes d'indifférence, de retrait, de non-participation. Cette conduite implique la prise de conscience d'une responsabilité et le refus de subir un état de fait sans prendre part au débat ou au projet. Nous récusons la posture qui consiste à séparer l'engagement du professionnel : l'engagement serait du côté du militantisme, et la capacité à mettre à distance cet engagement serait davantage du côté du professionnel. Nous sommes, nous, des professionnels engagés, avec une certaine vision de l'homme et le drame de l'Education Nationale c'est justement le manque d'engagement. Etienne Vellas affirme, dans son article *Que peuvent apporter les Mouvements pédagogiques à la professionnalisation du métier d'enseignant ?* (p. 23) : "Les personnes engagées dans les Mouvements pédagogiques ont la particularité d'agir en professionnels dans des lieux où, officiellement, on ne leur en demande surtout pas autant". Pour ces personnes-là, les situations, indépendantes de leur volonté, ne sont pas pour autant figées. Elles partagent la conviction — forgée dans le travail du groupe, entre autres — qu'elles peuvent agir face à ce que d'autres ressentent comme des fatalités, qu'elles peuvent mettre des choses en mouvement en prenant appui sur ce qui existe, sur ce qui a déjà été fait.

- C'est ainsi que face au découragement, à l'usure, voire à la démission, hélas, trop largement répandus, dans ce qu'il est devenu facile de dénommer les "zones sensibles", les militants sont les derniers parfois à tenter d'assumer leurs responsabilités et à inventer : assurer la mission d'enseignement ou d'éducation qui leur est confiée et qui consiste à persévérer dans la volonté de mettre les personnes — élèves ou autres — en réflexion, en recherche, en activité intellectuelle, un enjeu qui déborde la dimension du prescrit. Car cet engagement-là, s'il se concrétise dans le terrain sur lequel il s'exerce, dépasse largement ce terrain-là pour devenir un engagement personnel et citoyen. Autrement dit, il permet de ne pas s'enfermer dans, par exemple, le pédagogisme du "mieux faire la classe", du prescrit, et ne se confond pas pour autant avec l'action au sein d'un syndicat ou d'un parti, ou — ce avec quoi il est confondu trop souvent, car c'est bien pratique — avec le dévouement ou le bénévolat. Plus qu'une attitude intellectuelle ou affective,

c'est un choix de vie exigeant une forte mise en jeu de la personne et la fidélité à des idéaux dans des actes précis, au nom de valeurs qui prennent sens dans ces actes. S'engager, c'est une façon de s'inscrire dans une lignée idéologique et biographique, d'articuler l'auto-biographique et le sociétal, le singulier et le collectif. C'est aussi une manière de trouver sa place, de comprendre le monde dans lequel on vit. "Le parti pris est la vertu principale de l'homme d'action" dit Goethe.

- L'engagement est une mise en dynamisme de la personne qui anticipe des possibles.

Penser le projet

- Penser le projet comme le définit Michel Huber : "...une action se concrétisant dans la fabrication d'un produit socialisant valorisant, qui en même temps qu'elle transforme le milieu, transforme aussi l'identité de ses auteurs en produisant des compétences nouvelles à travers la résolution des problèmes rencontrés." ¹
- Penser le projet, non pas comme trop souvent, à l'heure actuelle, une expression ambiguë, galvaudée et chargée d'affects, une manière de gérer ripolinée, qui ne change rien aux relations dans le travail, un nouvel avatar de la pensée bureaucratique, mais comme un outil pour penser en projection, anticiper l'avenir. Non pas comme la volonté de cadrer, coûte que coûte, pour que rien ne déborde mais comme acceptation, au contraire, que dans le travail il y ait de la dynamique, donc, du débordement, de l'imprévu, de la non-maîtrise, de la vie. Penser le projet comme dialogue avec le réel et avec l'autre, réponse à une situation qui fait problème, à condition, bien sûr, d'être toujours analysé — comment ça a marché ? qu'est-ce que le projet a transformé ? qu'est-ce qu'on a appris ? etc. — pour ne pas courir le risque du retour à la case "activisme".
- Penser le projet, donc, comme action s'inscrivant dans un projet politique de société. Articuler le pédagogique, l'éducatif, l'action sur le terrain avec le politique, dans un rapport à l'avenir, dans une visée de construction émancipatrice. Et entreprendre le projet de transformation de soi jamais achevé.

Maria-Alice MEDIONI

¹ Michel HUBER, *Apprendre en projets*, Chronique Sociale, Lyon, 1999